

LA FENÊTRE de Jonas Ottiger



Avec les Brigades de paix internationales

Jonas Ottiger, jeune Veveysan de 28 ans, est parti il y a quelques mois pour la Papouasie, dans les rangs des Brigades de paix internationales. Périodiquement, il signe une rubrique qui rend compte de son travail, du pays et des gens qu'il côtoie.

Un tintamarre de voix discordantes résonne dans ma chambre. J'ouvre les yeux, il fait encore nuit. Non ce n'est pas un rêve étrange, mais les appels à la prière des muezzins dans les mosquées alentours. Mon esprit émerge peu à peu... Où suis-je? Ah oui, je suis à Yogyakarta (ou «Jogja»), sur Java, l'île principale d'Indonésie.

Dans quelques heures mon réveil va sonner et je vais me mettre en route pour l'école de langue, où je suis en train de prendre trois mois de cours intensifs d'indonésien. J'apprécie beaucoup cette ville qui mérite sa réputation de calme et de qualité de vie, mais je me réjouis quand même de terminer les cours pour pouvoir me lancer dans ce que je rêve de faire depuis si longtemps, travailler dans l'humanitaire.

L'organisation pour laquelle je suis ici, les Brigades de paix internationales (PBI), envoie des volontaires dans plusieurs endroits d'Indonésie pour appuyer les efforts de paix entrepris par les défenseurs locaux des droits humains. Mais depuis ici, difficile de s'imaginer que ce pays soit réellement victime de conflits: à Jogja, cinq religions officielles et une multitude d'ethnies et de langues différentes cohabitent harmonieusement.

En effet, pour l'étranger nouvellement arrivé, une fois passées les premières impressions généralement liées au faible niveau de vie (pauvreté visible, services publics moins efficaces, etc.), ce qui frappe, c'est l'ouverture et la gentillesse de cette population qui a souffert durant des dizaines d'années d'un régime autoritaire jusqu'à la chute de Suharto en 1998, puis a traversé une grave crise économique qui laisse encore des traces.

Mais l'Indonésie ne se limite de loin pas à l'île de Java. C'est un archipel de plus de 17 000 îles et 240 millions d'âmes possédant des mentalités et des cultures parfois diamétralement opposées. L'exemple le plus frappant en est la Papouasie, une île à l'extrémité est de l'archipel, dont une moitié fait partie de l'Indonésie depuis un référendum discutable organisé par les Nations Unies en 1969. C'est là que je vais probablement être envoyé par PBI.

Quand j'en parle avec mes amis indonésiens, ils ne comprennent pas ce que je vais aller faire chez ces primitifs....



Jonas Ottiger

En effet, qui sont ces Papous dont on entend si rarement parler? Ils se distinguent d'abord par leur physique semblable à celui des aborigènes australiens, qui les différencie radicalement du reste de la population indonésienne.

Mais surtout, la plupart d'entre eux vivent de manière très traditionnelle, s'occupant avant tout de jardinage et utilisant le cochon comme principale monnaie d'échange! Autant dire que lorsque de riches ressources naturelles ont été découvertes sur leurs terres, les Papous n'ont pas beaucoup vu la couleur des bénéfices colossaux qui en ont été tirés.

Aujourd'hui encore, les pouvoirs politiques et commerciaux sont principalement tenus par des Indonésiens de l'extérieur, et les indigènes sont généralement traités comme des citoyens de deuxième classe dans leur propre territoire. Ils rêvent alors de liberté. Mais le Gouvernement indonésien exclut bien sûr toute idée d'indépendance, et la répression armée a été très forte pendant les années Suharto. Maintenant, le régime s'est certes adouci mais les améliorations sont encore lentes à se faire sentir dans cette île si éloignée du pouvoir central de Jakarta (sept heures d'avion entre la capitale indonésienne et Jayapura, la capitale papoue!)

Alors oui, qu'est-ce que je vais bien aller faire là-bas? Que peut réaliser une petite organisation avec peu de moyens, comme la mienne, dans une situation aussi complexe? Je suis bien conscient que nous n'allons pas pouvoir faire des miracles. Mais l'approche singulière de PBI repose sur la conviction que la société civile locale est capable de résoudre les problèmes elle-même, et qu'en tant qu'étrangers notre rôle se limite à créer l'espace nécessaire pour que ces efforts de paix puissent porter leurs fruits. Dans cette perspective-là, peut-être que notre présence pourra faire une différence. Du moins si les Papous acceptent de nous faire confiance...

Mais mes yeux se referment déjà et, dans ma petite chambre confinée de Jogja, mes questions et mes incertitudes se mêlent dans mes rêves à la voix agréable du dernier muezzin en train de terminer son appel.

Jonas Ottiger